

LE MARTYRE D'UNE MERE

DEUXIEME PARTIE.

II

UNE VISITE CHEZ BALAGNY

(suite.)

For heu us eut le méde-
cin qu'on avoit cherché
à Pithiviers, arriva sur ces
entrefaites.

M. de Monthéant ne savait
quelles précautions prendre
pour avertir Philip Fairbank
de sa venue; mais l'accès de
fureur qui s'étoit subitement
emparé de l'Américain avait
complètement cessé.

M. Fairbank courut au de-
vant du docteur, et lui prenant
les mains, s'écria, en faisant
passer toute son âme dans ses
paroles :

—Vous le sauvez, n'est-ce
pas !.....

—Je l'espère, répondit l'ex-
cellent praticien.

Après quelques secondes
d'une attente pleine d'angoisse
le docteur rendit un arrêt qui
permettait tout espoir. Sans
doute il y avait une très grande
fracture de crâne, sans doute
l'ébranlement avoit été terrible,
mais grâce à Dieu, le cerveau
n'étoit nullement atteint. Quant
à la blessure de la joue par la-
quelle le pauvre Henry perdoit
tant de sang, elle n'étoit pas
aussi grave qu'on auroit pu le
croire au premier abord. L'ar-
rière temporaie n'avoit pas été
coupée, et une fois le sang en-
levé et arrêté, il ne resterait
certainement de cette seconde
blessure qu'une cicatrice peu
profonde laquelle se perdrait
dans la barbe du jeune homme.

En un mot, Henry Sheldon
ne seroit point en danger. Après
un premier pansément et la
pose d'un premier appareil, le
médecin promit de revenir à la
fin de la soirée, le marquis de
Monthéant mettant ses che-
vaux, ses voitures et ses domes-
tiques à sa disposition. Henry
avait repris connaissance. Il
promenait autour de lui ce re-
gard vague des êtres qui re-
viennent de l'autre côté de la
vie. Et ce qu'il rencontra en
premier lieu ce fut le visage
attendri du bon Fairbank qui
remerciait Dieu de toutes ses
forces de son âme, de bien vou-
loir lui rendre son enfant bien-
aimé.

—Chut ! dit l'excellent hom-
me, ne parle pas, le médecin le
défend, celui-ci fit un signe de
tête affirmatif, tu es blessé,
ton fusil a éclaté, ça ne sera
rien. Pas de mouvement, pas
d'émotions et tout ira bien.

Henry obéit. Il étoit du reste
d'une faiblesse extrême, mais
ses regards se dirigeoient avec
une fixité vers la porte : Philip
Fairbank comprit certainement
ce langage muet car il murmura
à l'oreille du blessé.

—C'est surprenant comme
tout le monde s'intéresse à toi
ici. Comprends-tu que Mlle de
Valverde s'est trouvée mal en
apprenant que tu étois blessé !

Un éclair de bonheur brilla
dans les yeux du jeune homme.
Cependant le médecin se reti-
rait; M. Fairbank le recondui-
sait, lui demandant encore de
lui confirmer ses espérances.
Derrière la porte se tenaient
Mlle de Monthéant et Laura.
Une affreuse angoisse se lisait
dans les yeux de cette der-
nière.

—Non, mon enfant, lui dit
Philip Fairbank, il ne mourra
point, nous en avons le ferme
espoir.....Sa première pensée,
en revenant à la vie, a été pour
vous.....Priez Dieu pour
lui.....

La nuit, Henry eut le délire.
Il appela "Laura"; le méde-
cin s'y attendait, la blessure
devant fatalement amener la

fièvre.....Mais, Enfin, aucune
des complications redoutables
ne se produisit.....Au matin,
le b'sse s'endormit d'un som-
me calme.

Philip Fairbank laissa alors
aux côtés de son enfant et ri-
le jeune comte de Monthéant,
et, au petit jour, sortit sans
bruit du château.

L'Américain se dirigea vers
le droit ou avait eu lieu la
catastrophe. Il étoit en proie à
une préoccupation profonde. Il
cherchait et recherchait dans
les luzernes.....et n'ayant pu
parvenir à découvrir l'objet de
sa quête, il laissa passer un
terrible bordée de jurons. Au
milieu de cette tourras que, il
s'arrêta tout net.

—Je n'étais pourtant bien
promis de ne plus jurer ainsi,
dit-il. Et il regagna la Chabo-
tierre.

Le maître du château étoit
déjà levé. Il fit grand accueil à
son hôte, le félicitant sur les
espérances que l'on pouvoit
concevoir sur le sort du cher
blessé.

—Monsieur le marquis, de-
manda Philip Fairbank, le fu-
sil qui a éclaté puis-je l'aver-
voir ?.....

—Très certainement; les dé-
bris ont été mis de côté. Vous
comprenez bien que l'on se
l'est passé de mains en mains,
entre chasseurs.....La bri-
sure est nette, le tonnerre a été
enlevé, celui de l'autre canon a
été perforé.

—On a même retrouvé, appli-
quée contre la plaque de la en-
lasse, cette rondelle de cui-
vre qui n'est autre chose que la
base du culot de la cartouche.
.....Tenez.....on peut lire en-
core la marque, bien qu'elle ait
été très aplatie....."Eley's"
ce sont ces cartouches anglai-
ses.....

M. Fairbank ne put maitri-
ser un brusque mouvement

—Qu'avez-vous, lui demanda
le marquis ?

—Rien.....rien, répliqua-t-il.
d'une voix que l'émotion faisoit
trembler..... Non, rien, de-
puis cette terrible émotion, je
ne sais ce que j'ai.

L'Américain avait pris la ron-
delle de cuivre, et aussi le fu-
sil brisé des mains de M. de
Monthéant.

—C'est surprenant, continu-
ait celui-ci, un fusil Purdy, la
première maison anglaise !.....
Je n'y comprends rien.....à
quelles armes se fier, mainte-
nant ?.....

Sans remonter dans la cham-
bre de son cher blessé, M. Fair-
bank marcha droit aux écuries
et pria le premier cocher de lui
faire atteler une voiture. M. de
Monthéant avait prévenu ses
hôtes que bêtes et gens étoient
à leur entière disposition pen-
dant toute la durée de leur sé-
jour. Vivement attelée, une
victoria emportait rapidement
M. Fairbank dans direction de
Pithiviers quelques instants
plus tard. Des mots sans suite,
inarticulés, s'échappait des lè-
vres contractées de Philip Fair-
bank. Seul un lambeau de
phrase revenait avec persis-
tance :

—Non, non, répétait-il en
secouant la tête, cette fois elle
ne me le pardonnerait pas.

Sur un ordre de l'Américain,
la victoria s'arrêta en dehors de
la ville. La voiture devoit l'at-
tendre jusqu'à son retour. Il
lougea le faubourg de Pithiviers
et traversant la place, attei-
gnit le magasin d'un arma-
nier.

—M. Balagny ? —demanda-
til.

Un homme petit, à l'œil in-
telligent et vif, s'avança au de-
vant de lui.

—Je suis à votre service, ré-
pondit-il.

—Monsieur, commença M.
Fairbank, je désirerais vous
parler en particulier.

—Bien, monsieur, répliqua
Balagny qui s'en fut fermer la
porte du magasin, vous pouvez
parlez maintenant; il n'y a
que ma femme dans la pièce
voisine, et elle n'écouterait point
notre conversation. Donnez-
vous la peine de vous asseoir.

Et oiliant une chaise au vis-
teur, lui-même se tint debout
contre son établi.

D'un paquet soigneusement
enveloppé, et qu'il dissimulait
sous son pardessus. M. Fair-
bank sortit alors le fusil brisé,
dénoué en deux parties.

Je désirerais vous consulter,
dit-il, sur les causes de cette
explosion.

—Mon Dieu, monsieur, ré-
pondit l'armurier, les meilleurs
fusils peuvent éclater.....et
nous ne reconnaitrons jamais
les causes de l'accident.....une
paille, un coup de feu trop vif
dans la trempe qui a rendu une
partie du canon trop cassante.
Vous ne pouvez.....

M. Balagny s'interrompit au
milieu de sa phrase; ses sour-
cils s'étoient froncés.....

—Mais ce n'est pas une cas-
sure ordinaire, reprit-il, c'est
très curieux, le canon est en-
levé au-dessus et au dessous;
bien plus, le second canon est
perforé.....Je n'ai jamais vu
de fusil ayant éclaté de cette
façon.....l'explosion a été
dix fois plus forte que celles
qui se produisent d'ordinaire.

La personne qui tenait le fusil
a été blessée, monsieur ?.....

—Très grièvement.

—Et bien ! c'est une grâce
du ciel, poursuivit l'armurier,
qu'il est le canon droit qui
ait éclaté.....Le canon gauche
lui enlevait la tête.....Avec
quelle poudre a-t-on donc tiré ?.....

M. Fairbank prit le temps.

—C'est avec des cartouches
fabriquées par vous, répondit-
il.

Balagny secoua énergique-
ment la tête.

—Ceci, monsieur, est matéri-
ellement impossible.

M. Fairbank sortit alors le
son porte-monnaie la rondelle
de cuir dont il a été parlé plus
haut, et il ajouta :

—Contre la culasse, on a
roulé, non pas le culot, il a
été pulvérisé, mais la base du
culot.

L'armurier avait pris la ron-
delle.

—Mais ce n'est pas moi qui
ai fourni cette cartouche, re-
prit-il avec animation, on voit
encore la marque "Eley's" sur
le métal. Ce sont des cartouches
anglaises.....

—Et ce n'est pas moi qui ai
non plus fourni cette poudre.....
Ce n'est même pas de la pou-
dre anglaise.

Plus il examinait les débris
du canon..... plus l'expres-
sion de son visage changeait.
C'étoit l'effroi qui se lisait
maintenant sur ses traits.

—Cependant, insista M. Fair-
bank, c'est vous qui le jour
avant hier, avez fait porter cinq
cents cartouches à l'hôtel de la
Poste, pour M. Henry Sheldon ?

—Parfaitement, monsieur
M. Sheldon m'a adressé une
commande. Je me souviens
même de ce détail, c'est le
comte Tony de Lauriac qui lui
a recommandé ma maison.

—Eh bien ! alors ?

—Je puis vous affirmer que
cartouche dont vous me mon-
trez une partie n'est jamais sor-
tie de chez moi.

M. Fairbank n'en démordait
pas; il continuait à passer en
revue toutes les évanquités
possibles.

—C'est que je suis certain,
de mon côté, que M. Sheldon
n'avoit pas apporté une seule
cartouche de Paris.

M. Balagny releva brusque-
ment la tête et regarda son in-
terlocuteur droit dans les yeux.

—Mais alors ?..... fit-il
tout anxieux.

—Et c'est pour cela que je
suis venu vous trouver, mon
cher monsieur..... Vous êtes
un honnête homme, cela se
voit, cela se sent..... Vous
me prouvez que la cartouche
.....de dynamite a été ap-
portée par une autre personne
et fourrée dans un paquet, à
même la cartouchière de M.
Sheldon.

La murier dit alors avec vi-
vacité :

—Mais il faut aller trouver la
police, mais il faut chercher.

M. Fairbank l'interrompit :

—Le police, et il eut un petit
éclat de rire méprisant, pour
prévenir le criminel et le met-
tre sur ses gardes ?..... La po-
lice !..... Pour que nous n'ar-
rivions jamais à mettre la main
sur lui..... allons donc !.....
Croyez moi, monsieur, Balagny,
il vaut mieux faire ses affaires
soi-même..... Je vous re-
mercie, mon cher monsieur
Balagny, des renseignements
que vous avez bien voulu me
fournir.....

Maintenant, rendez-moi un
dernier service; Jurez-moi que
vous n'ouvrirez point la bou-
che de notre conversation.....

A moins que plus tard, je ne
viens moi-même faire appel à
votre témoignage.

—Je vous en donne ma pa-
role d'honneur, répondit Ba-
lagny.

Et M. Fairbank prit congé
de l'armurier, regagna la vic-
toire par le même chemin dé-
tourné. Une demi heure plus
tard il étoit rentré à la Chabo-
tierre.

Laissons M. Fairbank repré-
senter sa place au chevet de son
filleul et transportons-nous
dans une allée du parc, au mi-
lieu d'une grande charmille.

Le marquis de Monthéant a
aperçu de loin sa fille Jane qui
cherche la solitude, se prome-
nant pensivement sous les grands
arbres taillés en quinconce. De
la veille, il n'avoit pu la voir
seule; l'accident survenu, le
trouble qui en étoit résulté, et
aussi les soins à donner à ses
hôtes, avoient absorbé tous ses
instants. Au bruit des pas de
son père, Jane devint très rouge.

Elle pressentait qu'elle alloit
voir avec lui un.....

—Jane, fit le marquis, en au-
tendant la main, pour l'attirer
à lui et déposer un baiser sur
son front. Jane, mon enfant,
n'as-tu rien à me dire ?.....

—Mon père ! fit la jeune fille
d'une voix suppliante.

—Je ne veux ni te gronder
ni te faire des reproches, ma
chère fille.....Mais n'as-tu pas été
frappée de la scène d'hier ?.....
Nous avons cru tout d'abord à
un accès de folie de la part de
M. Fairbank.....mais je t'ai revu
ce matin.....J'ai eu une longue
conversation avec lui, parfaite-
ment calme, absolument rai-
sonnable.....Et je crois mainte-
nant qu'entre ces deux hommes,
entre ce docteur et lui.....il
y a un mystère que nous fini-
rons peut-être par connaître.....

Pour moi, des longtemps, j'avais
jugé cet homme..... Pour
moi, c'est un aventurier, un de
ces hommes qui cherchent à se
faufiler dans une famille.....
Ne rougis pas, mon enfant bien-
aimé.....Cet homme que nous a-
vons souvent rencontré dans le
monde, s'est occupé de toi, et
avec une profonde douleur.....
j'ai remarqué qu'il avoit pro-
duit une impression sur toi.....
Oh ! ne cherche pas à t'en dé-
fendre, ma pauvre enfant, ou
n'est pas maître de son cœur.

Aujourd'hui.....je crois que
cet homme n'est pas à sa place
là où nous le rencontrons, et je
t'en supplie, mon enfant, dé-
tourne les yeux, ne lui permets
jamais de rencontrer ton re-
gard.

Jane de Monthéant, confuse,
les yeux fixés sur le sable, dé-
chirant de ses petites dents son
mouchoir, continuait à écouter
son père sans une interruption.

Elle sentait bien qu'il disoit
vrai; dans le monde, cet hom-
me, avoit su se faire présenter
à elle, lui parler, l'enlever
dans les mailles serrées et so-
lides d'un réseau invisible. Le
marquis s'étoit bien aperçu du
manège du médecin, et il avoit
prévenu sa fille, non pas en ty-
ran impérieux, mais en ami sûr.

Jane s'étoit cabrée, se disant
qu'elle étoit cieu libre de dis-
poser de son cœur, et que
l'on calomnioit offensément
l'objet de son choix. Mais la
scène étrange dont elle avoit
été témoin, elle aussi, avoit é-
veillé dans son âme des soup-
çons. Le marquis quitta sa
fille quelques instants plus
tard, en lui répétant :

—Tiens compte de ce que j'ai
dit, mon enfant.....

Laissons passer quelques
jours durant lesquels s'affaiblit
un mieux sensible dans la san-
té d'Henry Sheldon. Les frac-
tures de crâne comme les coups
d'épée, ce sont des blessures
mortelles, ou elles se guérissent
avec une surprenante rapi-
dité. Bientôt Henry s'appuyant
sur le bras de Philip Fair-
bank, descendit au jardin, pour
essayer ses forces et prendre
l'air durant l'après-midi. Mlle
de Valverde, par suite d'une
coïncidence sur laquelle nous
n'avons pas besoin d'insister,
se trouvoit toujours au jardin ;
l'heure où y descendait Henry,
le bon Philip s'éloignoit dis-
crètement et les deux jeunes
gens se livraient alors sans
contrainte à ces causeries sans
fin, où le cœur parle bien plus
encore que les lèvres.

Enfin la convalescence prit
terme, Henry Sheldon se trou-
va tout à fait remis, et en plein
force pour pouvoir retourner à
Paris. Laura ne sut point dissi-
muler ses larmes. Ce fut d'ail-
leurs un regret général de voir
partir M. Fairbank et son fi-
lleul. On s'étoit habitué à l'ori-
ginate et à la rondeur de
l'Américain, et l'on étoit arrivé
à les considérer comme faisant
un peu partie de la maison.

Le matin du jour fixé pour
le départ des deux hôtes du
marquis, Mlle Jane faisoit sa-
voir à M. Fairbank par un do-
mestique qu'elle désiroit avoir
avec lui un moment d'entre-
tien. Aussitôt M. Fairbank des-
cendit un petit salon que la
jeune fille lui avoit fait indi-
quer.

Sans autre préambule Mlle
de Monthéant marcha droit à
lui.

Monsieur, lui dit-elle, j'ai re-
çus à vous tout comme si
vous étiez un vieil ami.....J'ai
un grand service à vous deman-
der. J'ai besoin aussi de votre
entière discrétion.

—Vous l'avez.....et celui
qui ouvrira les lèvres de Philip
Fairbank n'a pas encore vu le
jour, je vous le jure.

Mlle de Monthéant reprit a-
près un silence :

Pouvez-vous me dire, mon-
sieur Fairbank, si l'émotion
que vous avez éprouvée en vo-
yant tomber M. Henry qui vous
est si cher n'avoit point surex-
cité votre tête et vos nerfs au
point de vous conduire tout au-
près de la folie ?

Les sourcils de l'Américain se
contractèrent.

—Vous voulez parler de la
scène qui a eu lieu à l'arrivée
du premier médecin lorsque je
l'ai honteusement chassé d'ici
.....Non mademoiselle, je n'é-

tais pas fou. J'avois tout mon
bon sens. Cet homme se nomme
le docteur Jules Dréan.....C'est
un voleur et un assassin.....et
avant longtemps, mademoi-
selle, je vous fournirai les preuves
de la culpabilité de ce mi-
serable.....Cela, je vous le
jure.

—Mon père avoit raison,
murmura Jane, tandis que ses
traits se contractoient sous l'im-
pire d'une émotion indicible.

(à continuer)

IN AUGUST

and the latter end of July,
when the water is lowest in
the wells, is the best time to
put in that pump you have
been promising yourself so
long.

**Pit her Pumps,
Anti-freezing
Cylinder Pumps
Pump cylinders,
Well Pipe 1 and
1 1/4 in.,
Connecting joints,
Elbow joints,
Reducing joints.**

all at low-st prices for prompt
cash or short time credit

YOUR TOOLS

are dull, and the neighbour
doesn't like your nag his
grindstone - tho' his wife y
forbids his saying so. You really
ought to have one of our own,
and then you would feel

independent, and besides your
axe would be touched up
before it gets so dull.

Grindstones, all weights, best
Bay de Chaleur grt

ONE CENT A POUND

never offered so cheap before,
(1 of strong sets of fittings for
hand or foot power at 60 cents
each.

This is the greatest place in
this part of the Island to do
your shopping; no such a
varied stock, no such low prices,
no such easy trading any
where as at

B. Rogers,
Alberton Headquarters.

BIG RUSH AT CHEAPSIDE STORE

As the Public will see by
my circulars that I am selling
out my general Stock of Mer-
chandise regardless of prices,
as long as I can get first cost
and expenses out of it, I would
advise any one that have Cash
to spend to come along as ear-
ly as possible and buy their
fall supplies.

Come one, come all.
Both great and small.
And you will find,
Goods to suit you all.

T. Wilkinson.
Alberton.

BRIGHTEST AND BEST LADIES' STANDARD MAGAZINE
Issued Monthly. Illustrates in splendidly executed
colours in Ladies' Modes and Children's Garments,
and the latest information on Fashion, Gowning,
Millinery, Trimmings, Household Hints, What to Wear,
Sewing, Cooking and Domestic Receipts. Sent
gratis, only 50 cents per year. Sample copies,
gratis. Send Money Order or Bank Draft to
Standard Fashion Co., 142 St. 14th St., New York